

A man in a dark suit is walking away from the viewer down a long, empty city street at night. The street is wet and reflects the warm, yellowish light from the buildings on either side. The buildings are tall and have many windows, some of which are lit up. The air is thick with fog or mist, creating a sense of mystery and isolation. The overall mood is somber and contemplative.

Baudouin de Mol

# MIRAGES FROIDS

Roman



Baudouin de Mol

Mirages froids

© Baudouin de Mol, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6654-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **DU MÊME AUTEUR**

*Ballet russe à Canary Wharf*, roman, Anne Carrière 2015.

*La Rénovation qui Parfumait le Chien*, 2007

Ce livre est un roman.  
Tout y est imaginaire.  
Les références à des événements historiques ne servent qu'à  
situer le récit dans le temps.

Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ne serait  
bien sûr  
que purement fortuite.

*Ne mourez que de rage de vivre.*

Alexander Pope

*Aux braves.*

## **Orléans (France), fin juin 2008**

« Dernier essai ! »

Qu'est-ce que ... ?

Le guichet automatique recrache ma carte bancaire !

M'énerve ! Je ne lui refile pourtant pas un mistigri ! ?

Attends. C'est peut-être une aubaine...

De toute façon, ce samedi nous faisons tout à l'envers.

Parce qu'il était enfin à moins dix pour cent, nous avons commencé par acheter ce coûteux blender promettant potages et smoothies pleins de vitamines. Quelques courses alimentaires et de première nécessité plus tard, la lassitude s'était déjà emparée de moi : il y avait trop de monde et je n'aime pas le shopping. J'ai même horreur de ça. Voilà que, tentée par les soldes, Lisa voulait « faire les boutiques » ! Sans même avoir pris son sac. J'avais argumenté que nous avions déjà dépensé pas mal d'argent, qu'il y avait la queue partout, que nous charrions des denrées périssables...

Puis je m'étais tu. Un peu honteux : Lisa n'est pas dépensière et elle a bien le droit de s'offrir une nouvelle tenue d'été. Pour me racheter, je l'avais accompagnée, docile comme un caniche, chez Darel, Tommy Hilfiger, Max Mara. Où elle n'avait rien trouvé.

Je viens de la laisser poursuivre ses recherches, le temps de venir retirer quelques billets. Mais à présent que le caissier automatique a rejeté mon sésame, la fin de nos emplettes et le retour aux pénates sont inéluctables.

C'est au moins ça de gagné, me dis-je.

N'empêche, ce refus de carte me turlupine. J'ai eu une première impulsion : suspecter la jeune fille qui attendait derrière moi. Elle avait certainement truqué l'appareil pour essayer de lire mon code secret ! De son côté peut-être m'avait-elle pris pour un faussaire tentant d'utiliser une carte de crédit trafiquée ?

Comme je suis plutôt scrupuleux dans la tenue de mes comptes, je me confronte à mon éviction. Quelle faute ai-je pu commettre ? Mon compte a-t-il été piraté et vidé ? Ai-je été piégé par un hameçonnage ? Suis-je victime d'un « écrémage », de la duplication des données sur la bande magnétique de ma



carte ? Quelqu'un a-t-il usurpé mon identité ? Du coup, ai-je signé un chèque en bois pour payer le blender ?

Défiance et dislocation sociétales...

Le ciel bleu est électrique, le soleil aveuglant, le béton urbain rebutant comme une dictature constructiviste. Cet après-midi, la rue piétonne fourmille d'une foule bigarrée, avide et vorace. Les portes de toutes les boutiques sont largement ouvertes, les sacs sur lesquels est imprimé leur logo se multiplient : aux bras des clients, dans les paniers des poussettes, accrochés aux guidons de bicyclettes ; le poids du blender dans son carton me scie les doigts.

Les soldes.

Partout des rabais. Sur des tableaux en ardoise, en liège, en bois, en alu, les pourcentages en chiffres multicolores affichent des descentes vertigineuses. De -10 % à -70 %. Comme si les magasins n'y suffissent pas, dans la rue des étals occupent les trottoirs. Ils obstruent le passage. La folie consumériste emplit l'espace. Les bonnes affaires que nous croyions avoir réalisées me compriment à présent l'estomac. Allons-nous aussi, continuer à consommer jusqu'à ce que tout ait disparu sur terre ? Que faisons-nous à trimbaler ce blender ? En avons-nous vraiment besoin ? Et tout le reste ? Combien avons-nous dépensé ?

Les boutiques et échoppes prennent un autre aspect : dédaigneuses, hargneuses même, comme si elles snobaient le fauché que je suis selon le distributeur de billets. Tout me semble soudain absurde : la grande braderie, le brouhaha, les haut-parleurs hurlant par-dessus annonces et musique pour cravacher l'ardeur acheteuse, les gens pressés, leur quête fiévreuse... Et mon compte bancaire inaccessible, vide peut-être, comme un grand trou béant.

Derrière leurs échoppes, les marchandes continuent à m'interpeller de leurs « Allez ! On se fait plaisir. » Racoleuses comme des filles de joie.

Je retrouve mon épouse chez « Sinequanone ». Elle est occupée à passer en revue un porte-vêtements plein à craquer. Quand elle me voit, elle retourne à une jupe qu'elle décroche du portant. En la tenant par le cintre au-dessus de son épaule elle m'interroge :

— Tu aimes ?

Les yeux d'une demi-dizaine de clientes se braquent sur moi. Elles sont toutes habillées de la même façon : débardeur, short, tongs. Le nouvel été, déjà chaud, leurs tenues légères et bientôt les vacances leur donnent des envies de séduire. Et je suis le seul mâle dans ce harem... Leurs divers parfums rivalisent avec l'odeur

feutrée de textile. Il en émane une sensualité de draps douilletts dans lesquels on aime se glisser nu.

Lisa attend mon avis. Une vendeuse s'avance. Pour ne pas l'offenser, je me limite à froncer le nez au-dessus de son épaule. Lisa raccroche le cintre et n'insiste plus. Elle déteste acheter sous la pression de commerçants.

Je vais patienter dans la rue.

Elle est à peine sortie, que déjà je prends le chemin du parking.

— Attends donc un peu, Frédéric, je n'ai pas fini mes courses ! bougonne-t-elle offusquée par ma muflerie.

Nous slalomons dans la foule compactée comme à l'arrivée d'une piste de ski à l'heure de déchausser.

— Tu n'as aucune patience. Si j'avais su, je serais venue seule. Plus jamais je ne fais les magasins avec toi. D'accord je n'ai pas mon sac, mais...

Elle tente de suivre le rythme que j'accélère sans m'en rendre compte. Préoccupé, je ne l'écoute guère. Je n'ai qu'une idée en tête : aller à Isobaie.

Isobaie, c'est mon entreprise de fabrication de châssis de fenêtres, installée dans la zone industrielle de Sully-sur-Loire. L'œuvre de ma vie. C'est aussi le terme générique pour nos revenus, mon bureau, mon quotidien, mon travail, ma comptabilité, mes relevés de banque, mes soucis.

Lisa presse le pas pour arriver à ma hauteur.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Je grogne :

— Un problème avec la banque.

Elle soupire. Mes permanentes tractations avec les argentiers pour obtenir des crédits, accélérer les encaissements, diminuer les taux d'intérêt, trouver des liquidités ... elle connaît. Qu'il est inutile d'insister, que je ne lui parlerai du problème que lorsque tout sera éclairci, elle sait.

Pour vérifier les extraits de nos comptes, je me rends en fin d'après-midi à mon bureau à 25 km de Clémont, notre village. Rien ne transparaît. Les soldes sont positifs !

La banque étant fermée le lundi, je dois attendre l'explication deux jours encore.

Mon dimanche s'étire dans une interrogation irritante.